

Le péché de l'homme et l'obéissance de Jésus

Pour François d'Assise, entrer dans la communauté des Frères Mineurs, c'est « être reçu à l'obéissance ». ¹ Sur les lèvres de François, ce terme reçoit une acception fort englobante. Il désigne non seulement les trois vœux monastiques, mais encore la forme de vie évangélique que les frères sont appelés à mener. François fait éclater le concept d'obéissance qu'il a reçu de la tradition et il récupère le sens qu'y mettent les auteurs du Nouveau Testament lorsqu'ils parlent de l'obéissance de la foi. Pour eux, l'obéissance désigne toute l'existence chrétienne en tant qu'elle est accueil actif de la parole de Jésus et mise en œuvre de ses exigences. L'obéissance dite religieuse apparaît dès lors comme une modalité particulière de la grande obéissance chrétienne qui est elle-même participation à l'obéissance de Jésus qui en est le modèle et le prototype. Dans cet article, nous tâcherons de voir comment l'obéissance de Jésus fait apparaître le péché du monde et comment elle vient à la rencontre de toutes les « quêtes d'humanité » qu'il y a dans l'homme.

A - L'obéissance de Jésus

L'obéissance de Jésus s'enracine dans son expérience de Dieu. Une lecture attentive des évangiles nous révèle que Jésus expérimente Dieu, d'une part, comme une réalité englobante, proxime, immédiate, prévenante, pleine de tendresse et de pitié et, d'autre part, comme un être lointain, mystérieux, insaisissable et tout-puissant. Dieu proche et lointain ; Dieu saisi et insaisissable ; Dieu connu et inconnaisable ; Dieu plein d'amour et plein de colère ; Dieu penché sur l'homme et infiniment élevé. Tels sont les deux pôles de l'expérience de Dieu que fait Jésus-Christ.

1. Première Règle, 2, 8.

Empruntant à l'héritage religieux de son peuple, Jésus utilisera la symbolique du Père et du Roi-Seigneur pour exprimer cette bi-polarité de Dieu. Le Père, c'est Dieu en tant qu'il est proche et plein de soucis pour l'homme. Le Roi, c'est Dieu en tant qu'il est le tout-autre, l'insaisissable, le tout-puissant. Jésus expérimente Dieu comme Père et comme Roi. Pour lui, ces deux pôles ne sont pas isolables, dissociables ou opposables ; ils forment une unité dialectique. Dieu n'est jamais que Père comme il n'est jamais que Roi. Le Père n'est pas contre le Roi, ni le Roi contre le Père. Paternité et souveraineté vont toujours de pair. La royauté est une qualité de sa paternité ; celle-ci inclut celle-là. La souveraineté de Dieu doit être vue à travers sa paternité ; c'est la souveraineté d'un père et non celle d'un despote capricieux et arbitraire. La souveraineté de Dieu consiste à créer et à gouverner l'univers selon les exigences de sa paternité. Sa paternité « moralise » la royauté ; la royauté dynamise sa paternité. Ces deux pôles ne sont jamais en conflit, mais ils se conditionnent réciproquement et s'appellent l'un l'autre.

Voilà donc l'expérience de Dieu qui est à la source de l'obéissance de Jésus. C'est dans cette expérience d'un Dieu Père et Seigneur que s'origine la mission de Jésus et son obéissance. C'est une expérience immédiate, totalement englobante dans laquelle Dieu est saisi vitalemment comme le Père qui décide d'exercer son autorité en faveur de l'homme. Jésus éprouve en lui la puissance active de la Seigneurie du Père dont l'attribut premier est l'amour, la miséricorde, la sollicitude pour le pauvre, le petit, le pécheur. C'est dans la nature du Dieu de Jésus d'avoir un faible pour les malheureux et c'est une exigence de sa royauté de leur faire justice en priorité. On ne peut comprendre l'aventure de Jésus que comme réponse à cette expérience de Dieu. Puisque Dieu est Père et Seigneur, lui, sera fils et serviteur.

La réalité qui correspond à la paternité, c'est la filiation. Jésus a vécu sa relation au Père comme une expérience de filialité. Puisqu'il est fils, Jésus doit se comporter en fils. Or, le propre d'un fils c'est d'obéir à son père. L'obéissance est la caractéristique de la relation filiale. Elle fait d'un homme un fils. Jésus ne pouvait mieux exprimer la paternité divine et sa propre relation filiale que par une obéissance inconditionnelle. L'obéissance de Jésus est la conséquence normale de la paternité de Dieu et l'exigence naturelle de sa propre filiation.

L'obéissance filiale de Jésus prendra la forme concrète du service, de la diaconie. Puisque le Père est Roi et Seigneur, le Fils se fera serviteur. Le statut qui correspond à celui de Seigneur, c'est celui de serviteur. Jésus s'est vu et désigné comme un serviteur de Dieu. Il n'est

pas « venu pour être servi, mais pour servir ». Or, le règne de Dieu s'exerce prioritairement en faveur des pauvres, des petits, des « maganés » de l'existence ; ce sont eux qui en sont les premiers bénéficiaires, de par la volonté seigneuriale de Dieu. C'est pourquoi l'obéissance de Jésus devient service des hommes dans le besoin. Cette diaconie se fera dans l'humilité et la pauvreté ; elle s'exercera également dans la souffrance et la peine puisqu'elle prendra la forme d'une lutte prophétique pour la justice et que, de ce fait, elle suscitera oppositions, rivalités, haines et sévices de toutes sortes. L'obéissance de Jésus a pris la forme historique d'une diaconie souffrante en faveur des hommes.

Ainsi donc l'obéissance est ce qui, en Jésus, correspond à la réalité de Dieu qu'il expérimente. Dans son essence, l'obéissance de Jésus est la « forma vitæ » filiale qui découle de son expérience de Dieu saisi comme Père. Dans sa modalité diaconale et souffrante, l'obéissance correspond à la qualité seigneuriale de Dieu.

B - L'obéissance de Jésus et le péché de l'homme

L'obéissance de Jésus est l'instance révélatrice ultime du péché de l'homme. Vu au miroir de l'obéissance de Jésus, le péché d'Adam, de l'homme apparaît d'emblée comme une désobéissance radicale (Rm 5, 19). C'est confronté à cette obéissance que le péché révèle sa vraie nature. À cet effet, nous posons les deux affirmatives suivantes :

- 1) L'obéissance diaconale de Jésus — dans son essence même — révèle que la volonté de puissance est le péché radical de l'homme ; considérée par rapport à soi-même, cette volonté de puissance est poursuite d'auto-réalisation ; considérée par rapport à Dieu, elle prend la forme de l'indépendance ; considérée par rapport à autrui, elle devient esprit de domination.
- 2) L'obéissance de Jésus — dans sa modalité humble et souffrante — révèle que le péché de l'homme est folie de la possession et recherche de la vaine gloire.

La volonté de puissance comme « vouloir d'auto-réalisation »

L'obéissance de Jésus est la caractéristique de sa relation filiale avec Dieu considéré comme Père. Pour lui, obéir c'est vivre comme un fils. Concrètement, vivre comme un fils, c'est recevoir l'existence comme un don à accueillir ; c'est faire confiance à la vie, partager l'insouciance des lys et des moineaux, admirer les beautés de la nature et se sentir en parfaite liberté ; c'est encore croire en la beauté radicale

des êtres, aimer l'homme et l'accueillir sans réserve ; c'est enfin vivre dans la paix intérieure et dans l'action de grâces perpétuelle. Voilà l'obéissance de Jésus qui est essentiellement existence filiale.

Par son obéissance, Jésus abandonne au Père le soin de son propre avenir comme Fils. Il ne veut pas usurper la qualité filiale ; il refuse de se construire, de se réaliser, par la force de sa volonté. Il ne cherche pas à devenir quelqu'un. Dans son obéissance, Jésus veut recevoir tout entier son être de Dieu. Sa destinée est entre les mains du Père dont il sait les intentions bienveillantes à son égard. Jésus ne brusque pas les êtres ni les événements, il attend toujours son Heure dans la patience, sachant bien que son Heure est l'Heure de Dieu. Pour Jésus, vivre en obéissance, c'est accueillir son existence comme une réalité offerte par Dieu.

L'obéissance est donc le chemin royal vers la plénitude. À Jésus s'impose l'inéluctable exigence d'être homme et d'être Fils. C'est de Dieu qu'il attend sa plénitude humaine et filiale. La véritable essence de l'homme se trouve en Dieu. Et Jésus ne peut la recevoir, chaque fois nouvelle, que dans l'obéissance. Sa vie n'est pas la réalisation d'un « idéal » personnel qu'il aurait projeté ; elle est l'accomplissement de son essence véritable que seul Dieu connaît et qu'il garde en réserve, pour ainsi dire, jusqu'au jour favorable. La patience est une qualité fondamentale de l'obéissance de Jésus. C'est une obéissance qui respecte les délais et attend le temps de Dieu. Jésus accueille chaque bien de Dieu en son temps. L'obéissance de Jésus respecte le rythme de Dieu. Jésus ne brusque pas Dieu dans une impatience qui veut tout et tout de suite. Pour Jésus, être obéissant, c'est avoir du temps pour Dieu. Et avoir du temps pour Dieu, cela veut dire attendre de Dieu sa propre plénitude humaine et filiale.

En contraste, le péché de l'homme se présente comme la prétention arrogante à s'auto-réaliser, à la force du poignet, à coup de projets, de résolutions, de décisions, de bonnes œuvres. L'homme veut devenir quelqu'un par ses propres moyens. Il veut être maître absolu de son devenir. Il doit donc faire son chemin dans la vie, se créer des opportunités, plier les événements à son projet, en un mot, mettre tout au service de son auto-réalisation. Il ne doit rien attendre des autres, encore moins de Dieu. L'homme se crée par ses propres actions ; et ce qu'il devient, c'est ce qu'il s'est fait lui-même. L'homme ne compte que sur lui-même. Il pense pouvoir se donner lui-même une essence et planifier pleinement sa quête d'humanité — quitte, à la rigueur, à mettre Dieu au service de sa tentative. Grâce à un effort soutenu et à un

courage sans défaillance, grâce également à ses connaissances et à ses techniques, l'homme prétend pouvoir arriver à se libérer de toute aliénation et à assurer, à plus ou moins longue échéance, sa propre plénitude et celle de la collectivité humaine.

À première vue, cette démarche apparaît comme l'exercice légitime du pouvoir de connaissance, de liberté, de décision dont l'homme est pourvu naturellement. Ces efforts d'émancipation et de libération sont-ils autre chose qu'une authentique quête de promotion humaine? N'est-il pas légitime de s'aider, de se prendre en charge, de s'assumer totalement? Cela n'exige-t-il pas courage et vertu? L'homme n'est-il pas naturellement responsable de son propre devenir? Nous sommes ici en face d'un camouflage extrêmement savant. Le mal se cache sous le voile de l'innocence et de la rectitude. En voulant s'auto-réaliser, l'homme commet une grave erreur sur lui-même. Si l'homme est conquête, pouvoir-être, créativité, il est davantage accueil, réceptivité, communion. Certes, pour se réaliser, l'homme doit mettre en œuvre ses puissances créatrices; mais la plénitude humaine n'est pas le résultat d'efforts soutenus. Elle est le fruit que l'on cueille sur l'arbre de la réceptivité. Celui qui entreprend de se donner une essence pose un acte d'auto-contradiction. Il veut s'emparer de ce qu'il ne peut posséder que comme cadeau.

Cette prétention à l'auto-réalisation est la forme déçue d'une authentique recherche d'humanité. L'homme est un être historique. Chez lui, la tension entre l'essence et l'existence atteint son paroxysme. L'homme n'est pas un être préfabriqué: il doit devenir. Son essence n'est jamais réalisée complètement. L'homme est lui-même responsable de son devenir. Il y a, inscrit dans les viscères ontologiques de l'homme, un pouvoir-être, une poussée vers un plus-être, une tendance vers son essence. Mais ce pouvoir-être, originellement inhérent à son être d'homme, est déchu et n'existe plus que sous la forme d'un vouloir d'auto-réalisation.

La volonté de puissance comme « indépendance »

L'obéissance de Jésus est une centration radicale sur Dieu. Par son obéissance, Jésus se décentre de lui-même pour se tourner résolument vers Dieu. Toute sa vie n'est que recherche de Dieu, poursuite de la volonté du Père. Jésus ne sert ni son profit, ni son bon plaisir, ni ses intérêts. Mais dans la prière et dans l'Esprit, il veut découvrir la volonté du Père et l'accomplir. Le dynamisme de sa foi est assez puissant pour

transporter les montagnes. Jésus cherche moins à affirmer sa personnalité qu'à être la parfaite image de Dieu et le fils fidèle. Jésus ne se préoccupe guère de ce qu'il adviendra de lui. Il n'a qu'un désir : répondre à l'appel de Dieu. Sa nourriture est de faire la volonté du Père. Cette volonté est la mesure de sa vie, le moteur de son agir et le tracé de son cheminement.

En regard de cette obéissance radicale, le péché de l'homme consiste à être fermé, centré sur soi-même. L'homme prétend trouver en lui-même la signification de sa vie et les lignes de son destin. Voulant se réaliser lui-même, il considère la dépendance par rapport à Dieu comme une aliénation et il prétend pouvoir se poser comme mesure. Il ne veut être mesuré par personne, surtout pas par Dieu. Il trouve en lui sa propre mesure, sa loi, son alpha et son oméga. Il ne veut se laisser déranger par l'interpellation de Dieu. Pour accéder à la plénitude, l'homme refuse toute vassalité. L'homme n'est lui-même que s'il est libre. Il pense que sa liberté consiste à s'arracher à sa cause pour inventer un être qui procède tout entier de lui. Il n'entend se soumettre à aucune disposition qui ne jaillirait pas de son propre fond. Il prétend pouvoir se suffire à lui-même, disposer totalement de son être et avoir le dernier mot dans le devenir de son être personnel et collectif. L'homme veut se poser comme norme et mesure, comme origine, centre et finalité.

Tout cela ne semble pas empiéter sur le domaine de Dieu et de sa volonté. Au contraire, n'est-il pas dans les desseins de Dieu que l'homme se prenne en main, suive son chemin, assure son propre avenir ? Oui certes, mais en respectant l'ordre des choses et la vérité des êtres. En prétendant à une autonomie absolue, l'homme s'abuse lui-même gravement car il contredit la qualité première de son être qui est d'être créé ; il nie la vérité de son être qui est d'être ouvert à Dieu, étant originellement destiné à n'exister que dans l'alliance.

Ainsi donc, l'obéissance de Jésus nous révèle une dimension fondamentale du péché en dénonçant la pseudo-autonomie qui lui servait de camouflage savant. L'ange des ténèbres se déguise toujours en ange de lumière. Et le péché prend toujours les traits du bien. Le camouflage est une des caractéristiques propres du péché. Cette volonté d'indépendance est la déformation d'une requête primordiale d'humanité qui est une exigence de liberté. La tendance à la liberté et à l'autonomie est inscrite dans la pâte ontologique de l'homme et lui sert de ferment. Grâce à cette poussée, la pâte informe doit prendre figure d'homme. L'être humain ne se réalise que par la décision. En décidant,

l'homme choisit moins un objet, une chose, que sa propre essence. Puisque c'est la liberté qui est l'instrument de cette décision, il est important que cette liberté soit dégagée de tout conditionnement aliénant.

Mais, hélas ! Cette tendance à la liberté et à l'autonomie est déchue et n'existe désormais que sous la forme de l'indépendance à l'égard de Dieu.

La volonté de puissance comme « esprit de domination »

Jésus a assumé la vocation de serviteur. Le Seigneur devient serviteur. La diaconie de Jésus est la modalité fondamentale de son obéissance. Jésus a consacré toutes ses forces à la libération de l'homme en proclamant la parole du royaume, qui est une parole d'espérance. C'est toujours dans le respect des situations et des personnes qu'il accomplit son service. Il ne brusque pas les gens, il ne les violente pas. Il va à la rencontre de leur liberté. Il ne cherche pas à incurver les volontés vers lui par la contrainte intérieure ou par la coercition extérieure ; il veut gagner les gens par la persuasion. Jésus ne cherche jamais à mettre la puissance extraordinaire qu'il possède pour s'attirer la faveur populaire. Il refuse de poser tout geste qui attirerait les gens vers lui pour toute autre raison que lui-même et l'amour du royaume. Quand on lui demande de faire un signe dans le ciel, il s'y refuse. Le supplie-t-on de faire tomber le feu du ciel sur ceux qui refusent de croire, il s'y oppose. Mais sa parole puissante accomplit miracles et conversions ; elle attire des foules considérables qui veulent le faire roi pour qu'il règne sur eux et sur la nation. Jésus refuse ce chemin. Toujours il reste fidèle à l'obéissance diaconale.

L'obéissance diaconale fait apparaître au grand jour le péché de l'homme comme esprit de domination. L'esprit de domination consiste à vouloir subordonner non seulement les opérations, mais les personnes elles-mêmes et à les mettre au service de sa réussite, de son avancement personnel. Il s'agit de toujours avoir raison, de devenir le plus fort pour pouvoir manger l'autre avant d'être mangé par lui. L'esprit de domination considère toute chose et toute personne comme objet à exploiter, comme pion à déplacer, comme instrument à utiliser. Et y a-t-il pire esclavage que d'être réduit à l'état d'instrument ? La volonté de domination aspire à tout soumettre à ses intérêts et à ses projets. Elle ne recule devant aucun moyen. Tout peut servir à amener les personnes sous l'emprise de son vouloir et à les soumettre aux exigences de son projet. L'esprit de domination s'exerce toujours dans la violence ; la pire

forme de cette violence n'est pas physique. L'homme veut toujours jouer au seigneur assis sur une petite chaise, dressant son petit doigt dominateur et faisant claquer son petit fouet pour semer la terreur et se soumettre les volontés. Il prétend régner sur un immense domaine, alors que son empire est une minuscule planète pouvant à peine le porter. D'où lutte pour le pouvoir, combat entre les individus, les sexes, les classes, les professions, les nations. Tout homme est ce serviteur qui veut se parer des attributs du seigneur. Les succès de ce travestissement sont relatifs aux talents de chacun et aux circonstances plus ou moins favorables. Au-delà de ses manifestations historiques, l'esprit de domination apparaît comme une dimension fondamentale du péché universel. Tout péché est vouloir de domination.

Il y a au fond de tout cela un camouflage parfaitement réussi, un déguisement extrêmement raffiné. Qui sera jamais conscient de son propre désir de domination? Qui pourra jamais confesser qu'il veut dominer? Et pourtant en donnant cours à sa volonté de domination, l'homme se leurre gravement sur son propre compte, puisqu'il détruit toute possibilité de dialogue vrai et de communion authentique. Or, l'homme est un être relationnel. C'est par la relation aux choses et aux personnes que la personne s'édifie. L'esprit de domination compromet radicalement la relation humaine puisque l'autre est vu comme un concurrent ou comme un territoire à dominer et à exploiter. Même la relation aux choses est compromise par la volonté de puissance.

Toutefois, il faut bien reconnaître dans la volonté de domination la forme hideuse et défigurée d'une requête fondamentale d'humanité. Le pouvoir est originairement inhérent à l'être humain. À partir de la volonté de domination, on peut imaginer une relation de pouvoir qui serait innocente. Cette imagination laisse entrevoir l'essence originaire de cette relation de pouvoir qui apparaît comme une puissance donnée à l'homme pour qu'il construise sa vie, édifie la société et confère un sens à l'histoire. Mais ce pouvoir originaire est déchu et ne s'exerce que sous les traits de la volonté de domination.

La volonté de puissance comme « folie de la possession »

L'obéissance de Jésus a pris la forme de l'humilité et de la pauvreté. Jésus est le hérault qui court d'une ville à l'autre pour proclamer l'imminence du Royaume. Hérault sans besace, ni bâton, il n'a pas où reposer sa tête. Il compte totalement sur la providence de Dieu qui, si elle se préoccupe des plantes et des oiseaux, saura bien lui dresser une table et pourvoir à ses nécessités. Il cherche le Royaume et

Confronté à cette obéissance humble et souffrante, le péché de l'homme apparaît comme la poursuite insensée de la vaine gloire. L'homme recherche éperdument la reconnaissance et l'estime des autres. Comme il a honte de lui-même, il cherche sans cesse à se valoriser en cachant son « moi » profond derrière un masque qui donne le change. Il passe sa vie à jouer la comédie en incarnant un personnage auquel il immole le meilleur de lui-même. Il cherche à être quelqu'un aux yeux d'autrui ; il veut être connu, avoir un nom, posséder une réputation. Il peut se « faire mourir » pour rester fidèle à l'image qu'il s'est créée ou que les autres ont projetée sur lui. Il ne veut pas décevoir les autres. Il tient à vivre en conformité avec le stéréotype social qu'il s'est imposé ou qu'on lui a imposé. Ainsi, toute la vie s'instaure dans la fausseté ; alors apparaissent l'hypocrisie, l'inauthenticité, la vanité et la prétention. La personne vit de vérité. Le personnage vit de mesquinerie, de mensonge, de faux-semblant : il veut se faire reconnaître et aimer. Il vit aussi d'agressivité, de menace, de représaille, de calomnie : il se venge de la méconnaissance à son endroit.

Il faut reconnaître que la vaine gloire connaît les plus beaux déguisements. Qui pourra jamais reconnaître qu'il joue un personnage et vit dans l'inauthenticité ? La vaine gloire peut s'accommoder de tous les comportements, des plus purs aux plus condamnables. Il est difficile de détecter l'essence mensongère de la vaine gloire dans les comportements. Encore une fois, l'homme commet une grave erreur sur lui-même, car le paraître doit suivre l'être. La vaine gloire donne priorité aux apparences. L'homme pense volontiers que son pesant d'être est mesuré par son paraître. L'estime d'autrui le rend heureux ; sous l'œil des autres, il devient meilleur, plus intrépide, plus courageux, plus généreux. Aussi croit-il que le paraître est le chemin vers l'être, alors qu'en réalité c'est le chemin de la néantisation. La vaine gloire entraîne l'homme de plus en plus loin de lui-même, le décroche de son fond intime, le vide de ses entrailles et projette sur l'écran de la vie une image qui n'est plus que la caricature de la réalité. Le personnage sonne creux et rapidement la personne elle-même sonne faux et vit une existence fantomatique.

Derrière la vaine gloire se cache la requête originelle d'estime. « Il y a dans la requête d'estime, un désir d'exister, non par l'affirmation vitale de moi-même mais par la grâce de reconnaissance d'autrui ».² La constitution du « soi » se réalise dans la sphère des relations personnelles où je poursuis le désir d'être aimé, estimé, reconnu, approuvé. Mon

2. P. RICOEUR, *Finitude et culpabilité*, t. I, Paris, Aubier, 1960, p. 137.

existence pour moi-même est en dépendance de l'opinion des autres. « La constitution des sujets, écrit Ricœur, est ainsi une constitution mutuelle par opinion ». ³ Mon existence pour moi-même est tributaire de la reconnaissance d'autrui. Pour exister, je dois être reconnu.

La fragilité de cette existence en tant que reconnue découle de ce que l'estime est seulement une opinion, une croyance. « Je crois que je vaudrais aux yeux d'un autre qui approuve mon existence... Cette croyance — cette créance, ce crédit — en tant que j'en suis affecté, constitue le sentiment même de ma valeur ». ⁴ L'estime qui me valorise peut, plus que tout, facilement errer. D'où les formes pathologiques de l'estime de soi et la naissance inévitable du sentiment d'infériorité, principal générateur des névroses.

La quête d'estime n'existe nulle part à l'état d'innocence ; nous ne la connaissons que sous ses formes pathologiques et perverses, dont la vaine gloire est le prototype.

Conclusion

L'obéissance de Jésus fait donc apparaître les différentes facettes du péché de l'homme. Chaque facette du péché, à son tour, nous laisse entrevoir sous son visage hideux et défiguré, une des requêtes fondamentales de l'homme. C'est à partir de ces requêtes primordiales que nous comprenons le péché comme déchéance et égarement. Cette intelligence du déchu, à partir de l'originel, requiert l'imagination d'un règne utopique où les requêtes d'humanité s'exerceraient dans l'innocence. C'est à travers le possible imaginé que l'on peut percevoir l'essentiel. L'imagination d'un régime utopique est prérequis pour comprendre l'essence du péché. ⁵

L'obéissance de Jésus vient à la rescousse de cette compréhension du péché par l'imaginaire utopique. Jésus, certes, n'a pas vécu dans un monde d'innocence, mais au contraire, dans un monde marqué par le

3. *Ibid.*

4. *Id.*, p. 140.

5. Le mot « utopie » est employé ici dans son sens technique. L'utopie est la projection des désirs fondamentaux, des aspirations profondes de l'homme dans un monde imaginaire et mythique. Elle a sa source dans l'illusion du bonheur absolu. Derrière l'utopie se retrouve toujours le souvenir du paradis perdu. Dans l'utopie, il y a coïncidence du passé et du futur. L'utopie n'est pas pour autant étrangère à la réalité concrète. Elle a un rôle essentiel à jouer par rapport à cette réalité. Par sa fonction critique, elle nous empêche de confondre le présent avec l'essentiel ; par sa fonction régulatrice, elle nous rappelle que ce sont les fins qui gouvernent tout ; par sa fonction de finalité, elle vise la coïncidence de l'essence et de l'existence.

péché multiforme. Mais étant sans péché lui-même, il a pu vivre les requêtes primordiales et originaires de l'homme avec rectitude. Chez lui, ces requêtes existent à l'état d'intégrité. Aussi, pour une compréhension correcte du péché, la contemplation de l'obéissance de Jésus vient se superposer à l'imaginaire utopique, puisque Jésus est une réplique vivante de l'originnaire utopique.

Certes les requêtes d'humanité ne sont pas mises en œuvre dans la vie de Jésus de la même manière qu'elles l'auraient été dans un régime utopique. Ces quêtes d'essence se sont exercées dans un monde contaminé. Les modalités concrètes qu'elles ont prises sont conditionnées par une situation créée par le péché. Jésus nous révèle que, dans le régime actuel, ces requêtes doivent être inscrites à l'intérieur d'une obéissance diaconale.

Le péché, qui est la perversion d'une quête d'être originnaire, est provoqué par l'impatience de l'homme qui aspire au plus-être et qui veut l'obtenir sans délai. L'homme souffre tellement de son manque de consistance ontologique qu'il piaffe d'impatience. L'obéissance de Jésus nous apprend que l'être nous est offert et qu'il faut l'accueillir dans la joie et l'attendre dans la patience. Dieu tient tout bien en réserve pour l'homme et il le lui donne quand il veut. L'obéissance prend la forme de la patience et de l'attente. Elle est l'attitude de celui qui attend l'heure de Dieu et qui refuse de s'élever avec impatience au-dessus de l'instant en voulant réaliser par lui-même ce qui ne peut être reçu que comme don.

RICHARD BERGERON, o.f.m.

*Faculté de Théologie
Université de Montréal.*